

les avatars du Club des cinq

par Marie-Pierre Mathieu-Colas
bibliothécaire pour la jeunesse
et Michel Mathieu-Colas
maître-assistant à l'Université de Paris-XIII

Nous publions ici, en avant-première, le huitième chapitre d'un ouvrage à paraître prochainement, sous le titre Dossier Club des Cinq, aux éditions Magnard - L'Ecole, collection Lecture en Liberté. Nous remercions les deux auteurs, Marie-Pierre et Michel Mathieu-Colas, ainsi que leur éditeur, de nous en avoir autorisé la publication dans la Revue.

La traduction française

Si l'on veut apprécier à sa juste valeur l'œuvre d'Enid Blyton, il faut naturellement se référer au texte anglais, afin de n'être point dupe des éventuels écarts dus à la traduction. Cela est d'autant plus vrai dans le cas du « Club des Cinq » que la version française ne fait pas toujours preuve d'une grande fidélité (bien que la qualité puisse varier avec les titres). Est-ce pour cela que l'éditeur, dès la publication du troisième volume, a pris soin de gommer le nom des traducteurs ?

Déjà l'ordre de parution ne respecte pas l'original : faute d'avoir commencé par le premier roman (*Five on a Treasure Island*), qui permettait de présenter les personnages et le décor, le traducteur est obligé dans les volumes suivants de procéder à des détours pour compléter l'information. *Le Club des Cinq* (premier titre français, mais deuxième de la série) en est le meilleur exemple :

'Good old Kirrin Cottage!' said Anne, as they came in sight of the pretty old house. 'Oh - look, there's Kirrin Island!' The two looked out the sea, where the old ruined castle stood on the little island of Kirrin - what adventures they had had there in the summer!

The girls went into the house.

Soudain, la mer apparut à un détour du chemin, saluée par les exclamations enthousiastes de Claude et d'Annie. La baie de Kernach s'étendait au loin comme une grande nappe gris argent posée au bord du ciel. A peu de distance de la côte, on apercevait un îlot minuscule, couronné d'une vieille tour.

« Regarde, Annie! s'écria Claude. Notre château... »

Les fillettes ne pouvaient détacher leurs yeux d'un spectacle qui faisait revivre en elles, plus beaux que jamais, les merveilleux souvenirs de l'été précédent.

Déjà l'on commençait à distinguer le toit des « Mouettes », résidence de la famille Dorsel. C'était l'une de ces anciennes demeures si nombreuses dans la région, un *manoir*, ainsi qu'avaient coutume de le dire les gens du pays. Construite sur la lande herbeuse sans cesse balayée par le vent de mer, elle s'abritait derrière ses haies de tamaris et de genêts d'Espagne.

Dès que l'on fut arrivé, les voyageuses sautèrent à bas du tonneau et se précipitèrent dans la maison.

C'est à dessein que nous venons de citer un passage un peu long, afin de montrer les libertés que se permet le traducteur. Il ajoute d'ailleurs à la fin du roman deux pages de son cru, où l'existence du « club » se trouve légitimée par une scène pleine d'émotion et de solennité (les héros se mettent en cercle pour mieux prêter serment), mais qui n'existait pas dans le texte original : comme si l'adaptateur avait cru bon de compenser par un acte fondateur l'absence problématique de la première histoire. Précisons à ce propos que le mot même de « club », qui symbolise pour nous l'ensemble de la série, n'apparaît pas dans les récits d'Enid Blyton : le titre, en l'occurrence, semble être une création essentiellement française.

Cette adjonction ne constitue pas la seule innovation. Il est certes très rare que le traducteur ajoute, comme dans *Le Club des Cinq*, des paragraphes entiers. Mais il opère souvent des changements de détail. On introduit un mot nouveau :

Dick put on his bed-light and took up a book to read.

Il alluma sa lampe de chevet et se mit à lire un roman policier.

On spécifie les noms de famille :

There was no room at Kirrin Cottage for Mother and Daddy to stay the night, [...]

La Villa des Mouettes n'était pas assez grande pour permettre à M. et à Mme Gauthier d'y passer la nuit.

Parfois le style se transforme, devient plus emphatique :

They moved away from the end of the rocky steps [...]

Les jeunes aventuriers – ainsi se baptisaient-ils eux-mêmes! – s'écartèrent du bas de l'escalier [...]

ou plus alambiqué :

'I suddenly felt we ought to go to Gloomy Water and snoop round.'

« L'idée [m'est venue] qu'il nous fallait absolument aller, au plus tôt, traîner nos semelles du côté de ces Deux-Chênes et renifler les miasmes qui se dégagent des Eaux-Dormantes. »

Les termes les plus simples peuvent donner lieu à paraphrase :

They all watched.

Quatre paires d'yeux suivirent la direction qu'il indiquait.

The other man fled.

Ce que voyant, le troisième bandit prit ses jambes à son cou et détalait.

au risque d'alourdir le rythme du récit :

Soon they were all splashing about happily, and George found time to help Anne to swim. The little girl hadn't got the right stroke, and George felt really proud when she had taught her.

Il faisait si bon nager parmi les vagues claires, sous le beau soleil brillant! Claude, faisant preuve de gentillesse, apprit à Annie la manière de bien nager. La petite n'arrivait pas à coordonner les mouvements de ses bras et de ses jambes, et Claude éprouva quelque fierté lorsque, grâce à elle, sa cousine eut enfin triomphé de cette difficulté.

Le traducteur est moins discret qu'Enid Blyton...

Mais à côté de cette tendance à l'amplification, on rencontre aussi le défaut symétrique : l'adaptateur, à maintes reprises, réduit le texte original. Le cas le plus frappant est celui des *Sports d'hiver* où il fusionne certains chapitres en supprimant des pages entières, ou tout au moins en les vidant d'une partie de leur contenu :

'Here's my Morgan now,' said Mrs Jones, when every single thing had been put in a pile outside the front door, toboggans and skis as well. 'He's

Joanès arriva à cet instant, tirant derrière lui son traîneau sur lequel il se mit à empiler bagages et provisions. A son habitude, il était silencieux et,

brought his snow-slide with him, to take all your goods.'

The snow-slide was like a long, flat car with runners instead of wheels – an elongated sleigh. The children piled on to it all the parcels and two suit-cases. They were all going to walk up as the snow was not yet too thick. Timmy danced round in great excitement – though both he and George kept a wary eye out for the other dogs, and Timmy did not venture very far from George.

The giantlike Morgan arrived, his breath puffing before him like a smoke-cloud! He nodded at the children.

'Morning,' he said, and that was all. He took hold of the ropes at the front of the snow-slide and ran them over his shoulders.

Ce roman, il est vrai, représente un cas limite. Mais le même type de pratique se retrouve, à un moindre degré, dans les autres volumes. Le traducteur opère ici et là des délestages, supprime un paragraphe, en raccourcit un autre, saute un mot, tronque une phrase, sans trop se soucier du style :

'And see how the waves keep washing over the top of the rocks and splashing into the pool.'

Les dialogues ne sont pas épargnés; des répliques disparaissent, d'autres sont amputées :

'Well, I'm going to find this Great-Grandad of his tomorrow, and tell him to keep Yan with him,' said Julian. 'He's maddening. I feel I want to swot him like a gnat, always buzzing round us. Gosh, there he is again!'

La perte n'est pas seulement quantitative, elle affecte en même temps le registre du discours. Alors qu'Enid Blyton cherchait à imiter la spontanéité du langage oral par des effets de rythme et de vocabulaire, le traducteur adopte souvent un ton plus neutre (par souci de correction?) :

'Well, sir,' began Julian, awkwardly, 'we - er - we've been exploring that tower - and - er - finding out a bit about the smugglers...'

Au lieu de *montrer* directement le trouble du personnage en mimant son discours, on se contente de le *dire* (le personnage, ici, est censé « bégayer »)... De même défigure-t-on certains fragments scéniques en leur substituant une version résumée :

Nobody stirred until a very loud noise awakened them. R-r-r-r-r-r-r! R-r-r-r-r-r-r! They all woke up with a jump and the boys sat up straight, startled. What could it be?

'It's a plane,' said Julian, staring up at a small aeroplane flying over the hill.

On remarquera au passage, outre l'effacement du style direct, la suppression de l'onomatopée qui renforçait à l'origine l'illusion mimétique. Les autres effets sonores ne sont pas mieux transposés :

The black jackdaws collected there, talking loudly. 'Chack, chack, chack! Chack, chack, chack!'

'But then I heard a gentle tap - tap - tapping on the window.'

Et combien d'autres détails disparaissent sous nos yeux, qui donnaient vie au texte anglais!

Il arrive cependant que les deux tendances inverses que nous venons d'observer (adjonction/suppression), loin de s'exclure mutuellement, combinent leurs effets. On gomme parfois un paragraphe

quand il eut fini, se contenta de s'atteler au traîneau en marmonnant : « En route! »

« Et les vagues déferlent dedans. »

« J'irai voir son grand-père demain et je lui demanderai de garder Yan auprès de lui. »

« Eh bien, monsieur, bégaya François, nous avons été explorer la tour et nous avons découvert cette affaire de contrebande! »

Le lendemain matin, un ronflement de moteur éveilla en sursaut tous nos amis.

François examina longuement le petit aéroplane qui survolait la colline.

C'était le lieu de réunion d'une bande de corneilles jacassantes.

[Non traduit]

pour lui substituer un autre développement, inventé de toutes pièces :

...nobody at school will believe George or me when we tell them what's happened.'

'We shall probably be set a composition to do – "What did you do on your half-term?"' said George. 'And Miss Peters will read ours and say "Quite wellwritten, but rather farfetched, don't you think?"'

Everyone laughed. Timmy looked round with his tongue out [...]

« ... personne à l'école ne voudra nous croire quand Claude et moi raconterons ce qui nous est arrivé!

– C'est certain, affirma François. Et je crois que nous ferons bien de nous taire... Avoir repêché les bijoux d'une princesse au fond d'un lac et rapporter, dans nos sacs à dos, une fortune enveloppée dans des mouchoirs sales..., ça dépasse ce qu'on peut imaginer... Tiens! qu'a donc Dago? Regardez-le! »

Le chien qui, jusque-là, gambadait joyeusement [...]

Le texte, on le constate, devient méconnaissable.

Que dire enfin des inexactitudes, sinon des contresens, que l'on observe par endroits?

Quentin was his brother [...]

'What are the boys going to do?'

'Now you clear off [...]

'It's the first time I've ever hit a girl, and I hope it'll be the last.'

Henri Dorsel était le frère de Mme Gauthier [...]

« Mais les garçons sont libres comme l'air. »

« Et maintenant va te laver [...] »

« C'est la première fois que je boxais avec une fille, j'espère que ce ne sera pas la dernière. »

Sans doute, il serait injuste de généraliser : certaines pages sont bien traduites et respectent fidèlement le texte d'Enid Blyton. Il n'en demeure pas moins que les écarts, par leur nombre, finissent par altérer sensiblement l'ensemble du récit, qu'il s'agisse du style ou de l'art narratif. Quelles que fussent ses faiblesses, le texte original avait plus de relief et était mieux écrit que ne le suggère la traduction.

Les remaniements ultérieurs

Les remarques précédentes concernaient exclusivement la première version française – celle que nous avons prise comme corpus de référence. Il reste à évoquer les modifications introduites au fil des éditions par la librairie Hachette. Elles n'affectent pas seulement le titre de la collection ou les illustrations, mais peuvent aussi, à l'occasion d'un changement de mise en page, toucher au texte même. S'il est vrai que l'éditeur se limite le plus souvent à des changements mineurs – la suppression d'un mot, le remplacement d'une expression –, il n'hésite pas, dans certains cas, pour diminuer le nombre de pages, à opérer des remaniements beaucoup plus importants.

Nous nous limiterons à un seul exemple particulièrement éloquent : *Le Club des Cinq et le trésor de l'île**. Le passage d'une édition à l'autre s'accompagne d'une réduction du nombre de pages de 254 à 184 – soit, en tenant compte des pages de titre, des illustrations et des changements typographiques, une perte de un cinquième. Encore la distribution des coupures n'est-elle pas régulière : la dernière partie du roman, chargée d'action et d'événements, demeure presque intacte, alors que pour les douze premiers chapitres, plus diffus, plus malléables, la « chute » atteint près de 30 %, l'éditeur taillant dans le vif selon son bon plaisir. Aussi bien, le lecteur qui posséderait seulement l'édition actuelle ne pourrait retrouver toutes les citations que nous avons données...

Le résultat, selon les cas, est plus ou moins heureux. On ne saurait certes regretter la disparition de certains détails banals et superflus. Mais la réduction se traduit bien souvent par un appauvrissement. Ici le dialogue est abrégé, le jeu scénique perd son relief. Ailleurs, c'est le décor qui se trouve évincé (nous figurons entre crochets les passages retranchés) :

Elle embrassa tout le monde puis fit entrer les visiteurs [dans la villa. Celle-ci était d'aspect plaisant. Il régnait une atmosphère vaguement chargée de mystère entre ses vieux murs. Le mobilier, ancien, était fort beau.]

ou la psychologie :

* Nous confronterons ici les premières éditions (« Nouvelle Bibliothèque rose », 1962, ou « Bibliothèque Rose », 1972, illustrations de Jeanne Hives, 254 p.) et la nouvelle version (« Bibliothèque Rose », 1975, illustrations de Jean Sidobre, 184 p.), actuellement sur le marché.

[Claude regarda les yeux bruns et francs posés sur elle. Elle ne pouvait s'empêcher d'aimer François. A dire vrai, il n'était pas dans sa nature de partager quoi que ce soit. Fille unique, elle avait toujours vécu seule, assez repliée sur elle-même, peu comprise de son entourage. D'un tempérament fier, un peu farouche même, elle se mettait facilement en colère. Elle n'avait jamais eu de véritables amis.]
Dagobert leva la tête...

A vouloir s'en tenir aux faits bruts, on prive le récit du peu de profondeur qu'il possédait à l'origine. Du reste, l'action elle-même n'est pas toujours épargnée : la récupération du coffret par François dans le bureau de M. Dorsel était marquée initialement par un petit incident (le réveil de l'oncle Henri) qui pimentait la scène. La nouvelle version, en évitant ce détour par souci de brièveté, dédramatise l'épisode, en désamorce le suspense.

A cela s'ajoutent des négligences dans le découpage du texte. Les fragments, par instants, semblent mal raccordés :

Les enfants regardèrent leur oncle d'un air horrifié. Il avait vendu le précieux coffret! Bientôt quelqu'un étudierait la carte et peut-être en découvrirait-il le secret! L'histoire de la cargaison d'or disparue avait été imprimée dans tous les journaux. Il ne fallait pas être très malin pour deviner ce que signifiait la carte pour peu qu'on y mit quelque réflexion.

Les enfants regardèrent leur oncle d'un air horrifié. L'histoire de la cargaison d'or disparue avait été imprimée dans tous les journaux!

La logique du texte s'en trouve perturbée.

On ne se préoccupe guère plus des éventuelles répétitions qui résultent des coupures :

Malgré tout, la *carte* était mouillée. François étendit la *carte* sur un des bancs...

Qu'on n'incrimine point le style d'Enid Blyton ou de son traducteur : les deux phrases, à l'origine, étaient distantes de plusieurs lignes.

L'usage des ciseaux aboutit même parfois à des incohérences :

« Grand Dieu! s'écria Claude, sidérée. Que s'est-il passé ensuite? – Je me suis dissimulé derrière son fauteuil et j'ai attendu qu'il se soit endormi, expliqua François. Alors, bien entendu, j'ai pris la fuite. Maintenant, regardons vite ce qu'il y a à l'intérieur du coffret! Je ne crois pas qu'oncle Henri ait eu la curiosité d'y jeter un coup d'œil! »

François avait raison.

« Grand Dieu! s'écria Claude, sidérée. Maintenant, regardons vite ce qu'il y a à l'intérieur du coffret! Je ne crois pas qu'oncle Henri ait eu la curiosité d'y jeter un coup d'œil! » François avait raison.

Qui est censé parler dans la nouvelle version, le garçon ou la fille? Le lecteur appréciera l'effet du raccourci.

Ce n'est donc pas seulement le principe des coupures qui nous semble contestable, mais plus encore le choix des passages retranchés et le manque de soin de la réalisation. Reste la question fondamentale : quel est le but de l'éditeur? Nous voudrions à ce propos émettre une hypothèse. La révision du texte correspond peut-être moins à un souci d'ordre esthétique qu'à une décision de caractère technique : on constate en effet une certaine tendance, dans les rééditions, à présenter le plus grand nombre possible de romans sous un volume restreint (de 180 à 190 pages), ce qui exige pour certains titres une réduction sensible. *Le trésor de l'île* est de ceux-là : il fallait qu'il entrât dans le lit de Procuste, quelles que fussent les pertes.

Les notes et références précises qui accompagnaient ce chapitre n'ont pas été reproduites ici, les auteurs ne l'ayant pas jugé nécessaire. Les lecteurs les trouveront au complet dans l'édition intégrale en préparation.